

Document Citation

Title	"Intolerance," première superproduction et premier film d'auteur
Author(s)	Louis Marcorelles
Source	<i>Publisher name not available</i>
Date	
Type	review
Language	French
Pagination	
No. of Pages	1
Subjects	
Film Subjects	Intolerance, Griffith, D. W., 1916

« Intolérance », première superproduction et premier film d'auteur

L'intolérance à travers les âges racontée en quatre parties par D.W. Griffith, le cinéaste de Naissance d'une nation. La nouvelle version d'Intolérance montrée à Paris est accompagnée d'une suite symphonique originale.

Aucun film dans l'histoire du cinéma n'a provoqué à ce jour autant de commentaires qu'*Intolérance*, de D.W. Griffith (1916), film en un prologue, deux actes et un épilogue. Les exégèses, les analyses, ne cessent de s'accumuler, pour une raison bien simple : *Intolérance* marque une double naissance, celle du film à grand spectacle, de la superproduction, et celle du film d'auteur, voulu de A à Z par un créateur avec le contrôle total de ses moyens techniques et financiers. Mais le public, parfois dérouté, ne suivit pas. Griffith passa sa vie à rembourser ses dettes. Car l'argent ne coule tant à flot, sur la terre américaine, que s'il contient en germe la promesse de bénéfices encore plus considérables.

Naissance d'une nation, le précédent grand film de D.W. Griffith, sorti en mars 1915 à New-York, avait été un triomphe. Trois heures de projection, on n'avait jamais vu de spectacle cinématographique d'une telle durée, du moins aux Etats-Unis. Pas moins de vingt-cinq millions de spectateurs l'ont alors applaudi à travers le pays, ce qui devait représenter pas loin du quart de la population. On ne retrouvera plus jamais de tels scores. Ce succès fut pourtant terni par le reproche adressé au cinéaste d'avoir fait œuvre raciste, dirigée contre la minorité noire.

Lillian Gish, une des principales interprètes du film, a donné là-dessus, dans son autobiographie, des explications qui méritent d'être citées, car elles conduisent directement à *Intolérance*. *Naissance d'une nation* évoquait la guerre de Sécession, un peu à la manière d'*Autant en emporte le vent*, un quart de siècle plus tard, mais en mettant l'accent sur la manipulation des Noirs, récemment libérés par Lincoln, par des arrivistes sans scrupule et en concluant sur la nécessaire réconciliation du Sud et du Nord. Gentleman sudiste, Griffith, alors âgé de quarante ans, parlait d'un sujet qu'il connaissait bien. « Il ne considérait pas du tout son film comme dangereux, explique Miss Gish. Il a raconté ce qu'il croyait être la vérité sur la guerre civile, telle qu'il l'avait entendue de ceux

moment de la Saint-Barthélemy. Une des plus hautes civilisations de l'histoire humaine, selon Griffith, celle de Babylone, va être détruite. Le Christ, qui prêche la paix, est crucifié. Des innocents sont sauvagement assassinés à cause de leurs convictions religieuses. Au générique, le cinéaste explique brièvement son propos et dit comment, progressivement, les quatre histoires vont n'en faire qu'une.

Deux épisodes plus développés, « la Mère et la Loi » et « Babylone », fournissent la charpente principale. « La Passion » est le plus court, et ne contient à proprement parler aucune action. « La Saint-Barthélemy » pourrait être un reportage. Griffith va tendre progressivement, dans la dernière heure du film, vers une sorte de frénésie visuelle, une orgie d'images et d'émotions. Nous sommes au second et dernier acte, qui dure une heure environ. La jeune femme de l'épisode moderne, « la Petite chérie » (Mac Marsh), comme on l'appelle dans les intertitres, essaie de sauver son mari, condamné à mort pour un crime qu'il n'a pas commis. Il va être pendu. Le montage devient haché, les actions parallèles se chevauchent. Il sera sauvé. Mais le happy end moderne ne doit pas masquer la fin tragique des trois épisodes historiques qui l'ont nourri.

Intolérance a été montré à Paris (cinq représentations entre le 7 et le 13 novembre au Théâtre des Amandiers de Nanterre) à la cadence de vingt images par seconde, ce qui donne une séance d'une durée de deux heures trente environ. Griffith, nous explique Kevin Brownlow, à qui on doit la reconstruction du *Napoléon* d'Abel Gance, envoyait des consignes très strictes pour ralentir ou accélérer tel passage, la projection s'effectuant avec une manivelle à main. Le projectionniste participait lui aussi directement à la création.

Raymond Rohauer, le collectionneur américain à qui l'on doit cette copie, reconstituée à partir d'excellents positifs d'époque pour un coût de 50 000 dollars actuels (400 000 francs), a reproduit en Technicolor le tirage sur pellicule teintée tel qu'on le pratiquait dès les années 10. Freddy Buache, le conservateur de la cinémathèque de Lausanne, juge cette copie d'*Intolérance* une des plus belles qu'il ait

jamais vues. Mais, ajoute-t-il, « le coloriage actuel n'a aucun rapport vraiment avec ce qu'on aurait pu voir à l'époque. Le jeu de couleurs voulu par Griffith nous échappe. » Raymond Rohauer pense le contraire.

Les grandes cinémathèques possèdent toutes, plus ou moins, des copies complètes d'*Intolérance*. L'originalité de l'expérience française est que la projection est commentée par une partition originale pour grand orchestre, d'Antoine Duhamel et Pierre Jansen, connus au cinéma pour leur travail avec François Truffaut et Claude Chabrol. Ils ont donc composé une Suite symphonique de deux heures trente, qui sera exécutée par l'Orchestre national de l'Ile-de-France, fort de soixante-dix-huit musiciens conduits par Jacques Mercier.

Ces deux compositeurs ont à ce point mêlé leurs efforts qu'on peut leur donner la parole collectivement.

Ils ont vu deux fois le film, à la mauvaise vitesse, — vingt-quatre images par seconde, — puis ils ont écrit leur musique à partir d'une cassette vidéo enregistrée à la bonne vitesse. Un chronométrage à la seconde près accompagne sur la bande vidéo le déroulement de chaque bobine.

« Nous n'avons à tenir compte d'aucune bande-son, déclarent-ils, nous sommes un peu dans la position du compositeur qui met en musique un poème, une pièce ou un opéra. Il n'était pas question de reconstituer la musique utilisée à l'époque. Nous nous sommes pliés à une exigence de modernité. Nous partons de l'émotion ressentie à la projection du film. La musique a été écrite dans l'ordre chronologique. Nous n'avons pas développé arbitrairement notre travail, attribuant telle séquence à l'un, telle séquence à l'autre. Nous avons tout partagé. Simplement, un thème découvert par l'un pouvait être harmonisé par l'autre. Pour l'épilogue,

qui se veut heureux avec les fleurs sur les canons, les enfants qui s'embrassent, nous avons choisi une musique grave, reprenant en partie le thème du berceau balancé par Lillian Gish, qui rythme le film. »

Cette présentation d'*Intolérance*, une première mondiale après Cannes en 1982, a été coproduite par le Théâtre des Amandiers à Nanterre (pour deux tiers) et le Festival d'Avignon (pour un tiers), avec participation de la direction de la musique, de la Cinémathèque française et de la SACEM. Ce qui représente un investissement de 650000 francs, dont 250000 pour la seule musique. La copie a été fournie gratuitement par Raymond Rohauer. L'enjeu nous paraît considérable. Il y va un peu, tout simplement, de l'histoire du cinéma en tant qu'art. Un art capable d'affronter la malédiction.

LOUIS MARCORELLES.
(Jeudi 7 novembre.)



LE MONDE FILMÉ